

On aime ★ bien ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ à la folie ● pas du tout



HUMEUR

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Paperback writer pour les Beatles

Yesterday m’a emballé. Ce film de Danny Boyle, où les Beatles n’existent pas mais où un artiste se souvient de toutes leurs chansons, réveille une belle nostalgie chez les gens de mon âge et sert d’excel-lente introduction à leur musique pour les plus jeunes. Et pousse à en savoir davantage. En lisant par exemple. En français, on ne peut manquer *Revolution in the Road* (Le mot et le reste), où Ian MacDonald analyse tous les titres des Beatles. Ni *Ils montèrent au ciel : le roof-top concert des Beatles* (même éditeur) de Valentine Del Moral, qui narre le dernier concert des Beatles, le 30 janvier 1969, sur le toit de leur compagnie Apple Records (on en a parlé dans ces pages samedi dernier). Et encore : *The Beatles, paroles de fans* (Camion blanc), de David Pritchard et Alan Lysaght. Et *With the Beatles : 25 ans de reportages, entretiens et chroniques*, de Jérôme Soligny (Glénat). Et le 18 septembre, on attend *Les Beatles, la totale : les 211 chansons expliquées*, de Jean-Michel Guesdon et Philippe Margotin, préfacé par Patti Smith (EPA). C’est un fameux magical mystery tour !

agenda d’été



Dominique Van Cotthem fait passer le héros de son roman *Le sang d’un autre* (Pocket) par des coins de Chênée, à Liège. L’occasion d’une balade menée par Guy Delhasse. Rendez-vous samedi 6 à 14 h 30 à la bibliothèque de la rue de l’Eglise. www.visitezliege.be

Partir en livre, c’est la grande opération en faveur du livre pour la jeunesse menée partout en France pendant tout l’été. Lancement à Dunkerque le mercredi 10 ; 7.000 événements et des livrodromes, parcs d’attractions littéraires, à Dunkerque, St-Dié-des-Vosges, St-Etienne, St-Nazaire, Orléans. partir-en-livre.fr

Les Récréations, rencontres littéraires et ateliers avec l’Oulipo, à Bourges (Cher), du lundi 8 au vendredi 12.

Salon du livre de Thirion-Garais (Eure-et-Loir), le dimanche 14.

Journée du livre d’Amboise (Indre-et-Loire), le dimanche 14.

Festival de BD et d’illustrations au château du Haut-Koenigsbourg, en Alsace, du mardi 9 au dimanche 14.

Salon du livre et de la reliure à Honfleur (Calvados), le dimanche 7.

Les lundis et jeudis littéraires de La Spouze, à La Celle-sous-Gouzon (Creuse), du jeudi 11 au lundi 29.

Auteurs à la plage à Port-Leucate (Aude). occitanie.fr/agenda

Les Chevaux du Sud, festival du livre et du film équestre, aux Saintes-Maries-de-la-mer (Bouches-du-Rhône), du jeudi 11 au dimanche 14.

ABONNÉS



Le Soir et Premier Chapitre vous offrent de lire les premières pages d’une partie des livres de ce supplément sur plus.lesoir.be

RÉCIT



Fonny
★★★★
LIEVE JORIS
Traduit du néerlandais
par Marie Hooghe
Actes Sud
320 p., 22,50 €
ebook 16,99 €



« Ça m’a pris 40 ans pour écrire sur ma famille »

L’écrivaine belge Lieve Joris qui a emmené ses lecteurs aux quatre coins du monde, revient chez elle, à Neerpelt, pour raconter son frère aîné Fonny. Un récit intime et bouleversant.



ENTRETIEN
JEAN-CLAUDE VANTROYEN
ENVOYÉ SPÉCIAL À SAINT-MALO

Lieve Joris est née en 1953 à Neerpelt dans une famille de neuf enfants. Elle est la cinquième. C’est peut-être pour échapper à cette famille un peu tentaculaire qu’elle la quitte assez tôt, qu’elle s’installe aux Pays-Bas, puis qu’elle voyage dans le monde entier, ou quasi, pour raconter ses périples et ses rencontres dans des livres riches de personnages et d’anecdotes. Elle voulait savoir comment on vivait dans des régions dont personne ne parlait. Elle a vu. Elle a transmis à ses lecteurs, au fil de ses livres, la richesse des hommes dans leur individualité et les ambiguïtés des sociétés où ils s’inscrivent. Lieve Joris est une voyageuse, une journaliste et une écrivaine.

Avec *Fonny*, elle fait un demi-tour. *Tèrug naar Neerpelt*, c’est le titre en néerlandais. Retour à Neerpelt, le village de sa famille. Quand son frère Fonny subit un accident de la route, elle prend immédiatement des notes. Comme si elle savait déjà qu’elle allait, un jour, écrire son histoire à lui. Un fameux bonhomme, Fonny. Marginal, excessif, tourmenté et pourtant extrêmement charismatique. Enfant, Lieve l’adorait. Plus tard, le héros dégringola de son piédestal : pas assez d’autonomie, de volonté de s’en sortir, trop de mensonges. Mais l’amour ne s’est jamais évanoui.

Vingt ans après la mort de ce frère tant aimé et si décevant à la fois, Lieve Joris revient sur la famille Joris dans ce récit intime et magnifique où se déroulent les destins de Fonny comme de Lieve elle-même. Lui marchant vers sa fin, elle vers sa vie de voyages. Et qui est en même temps un beau document sur la Belgique d’avant-hier. L’écrivaine belge était au festival Etonnants Voyageurs à Saint-Malo. Rencontre.

Après avoir voyagé dans le monde, vous vous êtes recentrée avec « Fonny » sur

un voyage plus intime, celui de votre famille. Vous y pensiez depuis longtemps ? Cette histoire était en moi mais je l’évitais, j’ignorais si j’allais pouvoir l’écrire. Je me rendais compte aussi sans doute que ça pouvait être douloureux. Elle me nourrissait en quelque sorte, elle influençait mon regard sur les choses. Mais j’avais peur de ne pas trouver la mélodie. Je savais qu’il fallait que je fixe le livre autour d’un événement, que je devais commencer au milieu de l’histoire, en mettant tout le monde sur scène. Et c’est l’accident de la route de Fonny, qui est hospitalisé, et toute la famille se précipite à son chevet. J’ai lu des tas de documents, des caisses trouvées chez mon père, chez Fonny, j’en ai fait des dossiers. J’ai laissé l’histoire entrer en moi, je m’en suis remplie et j’ai commencé à écrire. Dès le premier chapitre, le ton juste est venu et j’ai su que je pouvais écrire ce livre.

Dès le début du livre, lors de l’hospitalisation, vous dites que vous commencez à rassembler des notes. Vous aviez déjà l’intention d’écrire sur Fonny ? Depuis mes années d’études de journalisme à Utrecht, je sais que mon écriture se nourrit de ce que j’ai vécu. Un professeur m’a dit : va dans la rue écouter les autres. Ça m’a pris 40 ans pour écrire sur ma famille. Il fallait que je m’exerce, que je taille ma plume pour pouvoir raconter cette histoire intérieure.

Ce fut douloureux ? Par moments, oui. J’avais de la douleur pour les autres. Pour mon grand-père mort à 29 ans après quatre ans de guerre. Parfois pour Fonny aussi qui, je le voyais, sentait qu’il n’était pas comme les autres, qu’il ne trouvait pas son chemin. Pendant mes recherches, j’ai retrouvé des cassettes qu’il avait enregistrées. Je les écoutais parfois et c’était l’angoisse de la jeunesse qui revenait, mais aussi le souvenir de sa méchanceté, de sa façon de manipuler les gens. Je souffrais, oui, mais en même temps, ça m’a guérie.

Cette douleur était-elle mêlée à un

Une promeneuse

Lieve Joris est Belge. Mais elle vit à Amsterdam depuis les années 1970. C’est d’abord une promeneuse. Elle a traversé le monde arabe, le Mali, l’Europe de l’Est, le Congo surtout. Elle a écrit des récits de voyage et de vie dans tous ces pays où surgissent des personnages extraordinaires d’humanité. Dans *Mon oncle du Congo* (1987), elle suit les traces d’un oncle missionnaire. Dans *Les portes de Damas* (1993), elle raconte la vie chez une amie dont le mari est prisonnier politique. Avec *Danse du léopard* (2001), elle retourne dans un Congo en proie au chaos. Lieve Joris a toujours pris, dans ses récits, le pouls du monde réel et partagé l’espoir d’un monde meilleur.

J’ai toujours su que pour avoir une vie à moi, il fallait que je quitte la famille, que je rompe avec elle

« Pour le lecteur c’est un livre sur mon frère Fonny, mais c’est aussi un peu mon autobiographie. »
© BART VOS.

sentiment de culpabilité ? De ne pas avoir suffisamment aidé Fonny ? Non, non. J’ai toujours su que pour avoir une vie à moi, il fallait que je quitte la famille, que je rompe avec l’ambition de ma maman que j’épouse un ingénieur, que j’aie quatre enfants et une villa. C’était les années 60, nos parents avaient d’autres rêves que nous. Ces années ont été difficiles, surtout avec ma mère. Heureusement, il y avait ma grand-mère, Bobonne, Bomma en néerlandais, avec qui j’ai eu une relation privilégiée. Et si j’ai un sentiment de culpabilité, c’est d’avoir été aux États-Unis lors de sa mort et de ses funérailles. Mais si on veut faire sa vie, on ne peut pas rester auprès de sa famille.

C’est elle qui vous a donné cette volonté d’autonomie et de liberté ? En partie, oui. Et la force de son amour absolu. A 16 ans, je me demandais ce que je faisais encore au pensionnat, et puis je me disais qu’il me fallait avoir un diplôme et là, c’était Bobonne qui me parlait. Fonny n’a pas eu une voix de ce genre : il rompt, il quitte l’école, il part.

Se replonger dans l’histoire familiale, d’accord. Mais donner cette intimité au lecteur, c’est autre chose. Je n’ai pas trop pensé à cela en écrivant. Je n’avais pas de comptes à régler. J’ai de l’amour pour tous ces gens et de l’empathie pour leurs destins. Je parle de la condition humaine, de ce qui ne va pas malgré tous les efforts. Ce n’est pas seulement mon histoire, c’est aussi l’histoire de ma famille. Mais c’est mon interprétation. Si mes six frères et sœurs qui sont toujours vivants avaient écrit, c’eût été tout autre chose. La famille a accepté le livre. Neerpelt aussi : des gens sont venus vers moi me remercier en disant : tu parles des choses que l’on vit et que l’on n’ose pas dire.